

LA MAGIE LICITE

Roman

par Irakli Metreveli

1

La libellule était à sa place, et les autres mots aussi.

Le président de la République trébizonlaise eut prédit il y a bien des années que son trépas ressemblerait, un tout petit peu au moins, soit à la mort de Charles Bovary, soit à celle de Beethoven dans le fameux film d'Abel Gance ou bien d'Ivan Ilitch Golovine. Et voilà que Septimiu Čebotari s'éteignit à la chaleur du soleil couchant d'automne, dans une tonnelle du jardin embaumé, assis confortablement dans un fauteuil canné, souriant. Tout comme l'officier de santé au cœur chagrin. Je lui fis un signe de loin, mais il ne répondit pas. Je m'approchai de lui et vis que sa tête était renversée contre le dos du fauteuil, son regard éteint fixait la lune translucide suspendue dans le ciel bleu au-dessus d'une montagne, des gouttelettes de sueur brillaient sur son front, dans sa main gauche il serrait une jacinthe rouge. Une libellule était assise sur la fleur.

Je ne sais pas combien de temps je braquais les yeux sur cette libellule. Des minutes ? Des heures ? Elle se prélassait au soleil d'octobre, son corps et ses yeux étaient d'un vert jaunâtre, son abdomen mince et allongé d'un bleu turquoise avec une raie noire, ses ailes de mica palpitaient

doucement. Je savais d'où elle était venue — à quelques mètres, derrière la foule des hêtres, il y avait un étang envahi de roseaux, le règne des punaises et des libellules ; je savais pourquoi elle était venue — la scène de mort de Septimiu Čebotari aurait été impossible sans elle ; je savais qu'elle était plutôt un mot qu'un insecte — en effet le défunt s'intéresserait davantage aux mots qu'aux êtres vivants.

Pétrifié, je me tenais debout près du corps du président, incapable de comprendre si c'était un rêve ou la réalité, le jour ou la nuit. Le temps s'arrêta, le monde autour de moi pâlit, prit la blancheur de papier et dans ce brouillard lacté des mots noirs, insaisissables volaient comme des libellules. Je les courais, les attrapais de mes mains, les fourrais dans mes poches. Ensuite, la couleur verte réapparut et le murmure des arbres se fit entendre, doré — je vis le soleil dans le feuillage, le bleu — des ombres, le rouge — un oiseau, l'argenté — une trace d'escargot ; et la route, l'impulsion du vent.

J'entendis par derrière d'abord un bruissement de pas insinuants, puis un soupir délicat, une toux courtoise. C'était Trajan Urmaş, le serviteur dévoué de Septimiu Čebotari, un homonyme du bon empereur, un pauvre en esprit, un homme-moineau au sourire humble dans les yeux ronds. Il posa sa main impondérable sur mon épaule, se dressa sur la pointe des pieds pour atteindre mon oreille et me chuchota :

« Il dort ? J'ai apporté ses comprimés. »

Comme je ne lui répondis pas, il pensa sans doute qu'il pouvait rester là lui aussi et se figea comme un chien aux aguets. Dans quelques instants, il osa tout de même regarder son maître et comprit tout du premier coup. Il se précipita vers Septimiu Čebotari, le regarda aux yeux et se mit à courir à toute allure vers la maison.

Moi aussi, je me détournai et empruntai le même chemin par un sentier d'une colline raide. Une mésange me criait dans le dos tandis que la route serpentait à l'ombre des sveltes hêtres moussus. Quand je parvins à une vaste prairie, je vis des nuées couvrir le ciel, poussées par le vent de l'ouest ; il se mit à pleuvasse sans bruit et je pensai que je reviendrais à Paris dans le premier avion. Au loin, dans l'herbe haute, Trajan courait en sautillant en direction de la maison située au sommet de la colline, agitait les bras et criait quelque chose. Et puis il disparut soudainement : la cime de la colline et la maison, où j'avais vécu les dix-sept dernières années, se cachaient dans la brume. Je montais encore la colline quand Trajan réapparut du brouillard, essoufflé. Il retournait vers la forêt à la tête d'une foule des gardes du corps du président.

Un coup de pistolet retentit quand j'ouvris la porte de ma chambre — Belmondo tua une fois de plus Robert Hossein dans un film maintes fois vu. Je débranchai la télé et m'approchai de la fenêtre ouverte. Dehors, dans un brouillard épais, on voyait une ombre noire d'un sapin, rien d'autre. Un silence absolu régnait pendant quelques instants, puis, tous ensemble, des grenouilles se mirent à coasser, des sauterelles et des grillons à striduler.

Pour un instant, je cessai d'être tout ce que je suis, sauf l'observateur du paysage se dessinant dans mon imagination, un paysage effacé par le brouillard, un paysage avec lequel je devais bientôt prendre congé pour toujours. Je fermai les yeux et vis : sur la prairie venteuse s'étendant au pied de la colline, une vague d'herbes roulant jusqu'à la borne lointaine de noiseraie qui enclot le bord de la forêt ; des hêtres et des peupliers prédominent dans la forêt épaisse, il y a aussi des érables et des ormes çà et là ; chaque arbre bruit dans son propre dialecte, de son humeur chacun garde le silence, avec sa propre passion chacun s'attache au sol, avec sa posture distincte chacun s'élève vers le ciel ; l'accord des arbres, l'ordre forestier n'abolit pas le hasard ; au jardin de jacinthes planté au milieu de la forêt il y a la tonnelle favorite de Septimiu Čebotari, elle est devenue aujourd'hui un trou noir, son seuil est désormais l'horizon des événements ; au pied d'une pente, le bois feuillu se transforme en une sapinière qui s'étend jusqu'au méandre luisant de la rivière ; l'eau réfléchit les lambeaux des nuages de minium ; une église blanche abandonnée se case au sommet d'une falaise rocheuse surplombant la rivière, son beffroi avec des mauvaises herbes et une frêle cerisier en fleur sur le toit en tuiles est depuis longtemps silencieux ; au loin, se voient des montagnes transparentes, violacées.

C'est à cette même fenêtre que Septimiu Čebotari m'amena le jour de mon arrivée à Trébizonde, promena les yeux sur les étendues illimitées de son domaine, puis regarda sa montre et me dit : « Il est trois heures...

Verborum tenax vigor immotus in me permanens. » Il huma ensuite l'air frais et son sourire mit fin à notre conversation.

J'entendis un brouhaha dans la cour. D'abord Trajan, puis toute la foule sautèrent de la brume, transportant sur un brancard le cadavre du président. Septimiu Čebotari serrait toujours, en un spasme mortel, une jacinthe rouge dans sa main pendante. Je fermai la fenêtre et m'assis à la table. Il y avait devant moi un livre ouvert, le traité « Sur la maladie française » d'Ulrich von Hutten publié en 1531 à Mayence par Johan Scheffer. Ce matin-là, en travaillant sur ce livre, je fus tombé sur une inscription latine faite par Gabriel Naudé, mon illustre prédécesseur à la bibliothèque Mazarine, sur un onglet de parchemin collé à la page de garde. Naudé écrit que les filigranes de tête de taureau sur le papier de ce livre indiquent un lien de parenté entre Johann Scheffer et Peter Fust, qui « inventa en 1450 (sic !) la typographie. » Je me souvins soudain du récit de Septimiu Čebotari sur sa découverte d'un filigrane de tête de taureau — identique à celui du papier de Bible à 42 lignes — sur la lettre du Sultan de Tunisie Abou Amr Uthman écrite en 1460 au Roy Jean II d'Aragon. Je pensai qu'il fallait montrer cela à Septimiu Čebotari et aussitôt dans mon esprit surgirent une jacinthe rouge serrée dans sa main morte et la libellule à l'abdomen turquoise.

C'était il y a presque deux semaines, qu'après une longue promenade dans la forêt, harassés par le soleil piquant comme une ortie, nous nous assîmes au bord d'un étang marécageux pour reprendre notre souffle. Nous

étions assis à l'ombre des hêtres murmureurs, au scintillement des reflets du soleil, enivrés par l'amère odeur des herbes et entendions les battements du cœur de l'autre. Des moucheron bourdonnaient au-dessus de l'étang, aux nuages des vapeurs ; des araignées d'eau à longues jambes sautaient sur la surface de la gadoue noire et épaisse et sur les lamelles vert vif de lemna ; un héron poussa un cri depuis les buissons de laîche. Une libellule s'assit sur la tige d'un bluet, chancela en bas et en haut. Nous la contemplions fixement et elle aussi nous observait avec ses grands yeux de nacre en se balançant sur la tige. Puis elle monta en air, vola en zigzag autour de l'étang et, comme un hélicoptère d'assaut, se dirigea de loin à toute vitesse vers le nez du président. Il chassait la libellule de la main, mais elle revenait obstinément. Septimiu Čebotari me dit alors que pendant le déluge sumérien, lorsque la mer se répandit et la terre se renversa comme une barque, les rivières se remplirent des libellules ; il me raconta que « Libellum Libellae », un onomastikon rédigé en 1717 par Elwood Montgomery, regroupe les noms des libellules en treize catégories : les serpents (y compris les dragons et les lézards), le diable, l'aiguillon, le cheval, le bétail cornu, d'autres animaux, les instruments et les matières nociceptifs, l'épée et la flèche, la quenouille et la navette de tissage, le survol rapide, les habitudes, la personnification ; puis il dit que dans tout l'archipel japonais, sur ses six mille huit cent cinquante-deux îles, on ne trouve pas autant des libellules que dans la poésie japonaise ; que Lafkadio Hearn, alias Koizumi Yakumo, dans sa nomenclature des libellules composée

d'après des anciens livres japonaises, cite trente-deux noms, y compris : la libellule de paille d'orge, la libellule de paille de blé, la libellule du Dieu des champs de riz, le lion splendide, le maître d'août, la libellule des esprits ancestraux, la libellule-fantôme, la libellule qui noircit les dents, la libellule-parapluie, la libellule en une robe rouge, la libellule en une robe bariolée, la libellule-mèche de lampe, la libellule à mesurer les pieds, la libellule aveugle, la libellule d'une petite montagne, la libellule d'une montagne noire ; que des poètes japonais ne consacraient aux libellules que très rarement des tankas en 31 syllabes, presque jamais des poèmes de forme de dodoïtsu en 26 syllabes, mais en revanche, dans leurs innombrables haïkus, ces images en 17 syllabes d'un moment fugace, ils décrivaient pendant des siècles l'habitude d'une libellule de revenir souvent à une place qu'elle avait choisi un jour pour jucher ; que les libellules sont rarement attirées par les fleurs et préfèrent se percher sur une tige de plante, une pierre chaude, un pieu de palissade, ou bien une corne de vache ; qu'en volant tranquillement, comme un fantôme, une libellule fait soudain un sidérant saut périlleux dans les aires et change de direction ; qu'au crépuscule les essaims des libellules s'élèvent vers le soleil couchant et dès que le soleil disparaît à l'horizon, elles s'élancent haut dans le ciel.

Quelqu'un frappa à la porte, d'abord doucement, puis avec plus d'assurance. Trajan entra sans attendre l'invitation, trogne rouge, fit quelques pas en traînant les pieds, cligna les yeux et se mit à babiller :

« Comment vivre ? Comment. Vivre. »

Il s'effondra dans un fauteuil, resta silencieux pendant quelques instants, louchant sur une bouteille de vodka sur la tablette de cheminée, puis me demanda comme si j'étais la seule personne à savoir une réponse :

« Que va-t-il nous arriver maintenant ? Qu'advindra-t-il désormais du Trébizonde ?

— Boirez-vous ? lui dis-je. »

Trajan secoua la tête.

« Ah ! ça non ! »

Il s'approcha de la cheminée, pris un volume de Flaubert, le feuilleta rapidement et lut :

« *L'ennui, araignée silencieuse, filait sa toile dans l'ombre à tous les coins de son cœur...* Qu'en aurait dit monsieur le président ?

— Il en aurait dit que Flaubert a forcé la note, un tout petit peu. »

Trajan éclata de rire, puis les larmes lui furent montées aux yeux.

« C'est juste pour cela qu'il me manquera. Il était simplement incapable de dépasser la mesure. »

Il attrapa la bouteille de vodka, avala une petite gorgée et essuya les larmes de la paume de sa main.

« J'ai complètement oublié, dit-il, Boldo souhaite vous parler. Une pure formalité, il m'a questionné moi aussi. »

Dans une petite pièce de sous-sol, il y avait une odeur d'humidité, claquait un vantail de la fenêtre percée en haut près du plafond, bourdonnait une mouche et un courant d'air faisait osciller une lampe terne. S'appuyant sur une table branlante, Boldo, un géant chauve poil inoffensif, le chef de sécurité du président, répétait des mêmes questions, avec des soupirs et interjections :

« Ah ! Comment avez-vous compris si vite qu'il était mort ? Ha ! Pourquoi n'avez-vous pas douté ? Il aurait pu avoir une syncope ! Bah ! Pourquoi n'avez-vous pas appelé à l'aide ? »

Non, je n'eus eu aucun doute. Les yeux éteints de Septimiu Čebotari, une fausse trace de vie dans le regard du mort... Et la libellule. Comment ai-je pu lui dire que c'était en voyant la libellule que j'eus tout deviné ?

Et puis nous entendîmes une lointaine sonnerie de cloches d'église. Boldo tressaillit, se précipita vers la fenêtre et tendit l'oreille au tintement que personne n'avait entendu en Trébizonde depuis une bonne décennie.

« Les enfants sauvages ont dû grimper sans doute au clocher, » dit-il en rougissant.

...une libellule assise sur un épi de riz ; une libellule annonciatrice de l'automne ; des montagnes lointaines se reflètent dans les yeux d'une libellule ; une libellule fuyant le vent du nord ; une libellule dorée fait s'envoler la fantaisie d'un poète vers les nuages ; une libellule recrue de fatigue boit du nectar de camélia ; le vol d'une libellule ambrée est délicat

comme un songe ; les yeux d'une libellule rouge illuminent les rêves ; en attendant la nuit, une libellule jaune se cache dans les champs de tournesols...

Le reste de la journée, je me figurais des libellules, puis étaient une nuit blanche, une obscurité étouffante, une gorge sèche, une crampe à jambe.